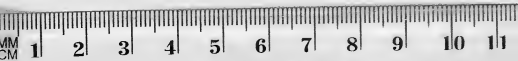


SOUVENIR DÉDIÉ A SA FAMILLE

Par ses confrères et amis

LES DOCTEURS BARTHÉLEMY, FALLOT, LAGET ET NICATI.





7
LE DOCTEUR

ALFRED RICHAUD

Né le 25 Août 1850, mort le 13 Novembre 1883.



MARSEILLE

TYP. ET LITH. BARLATIER-FEISSAT PÈRE ET FILS
Rue Venture, 19.

1884

Il y a un an aujourd'hui qu'un coup imprévu enlevait le docteur Alfred Richaud à sa famille, à ses amis, à la science. Tous ceux qui l'accompagnèrent, le 15 novembre 1883, à sa demeure dernière se rappellent encore l'émotion douloureuse qui dominait cette foule muette et recueillie. A voir la gravité et la tristesse empreintes sur tous les visages, on devinait qu'il ne s'agissait pas d'une cérémonie banale, mais d'un deuil public, et que Marseille venait de perdre un de ses plus nobles enfants.

Tous ceux qui à un degré quelconque représentaient la science et l'enseignement, autorités universitaires, faculté des sciences, faculté de droit, école de médecine et sociétés médicales, s'étaient mis à la tête de ce triste cortège, et sur cette tombe, si prématurément ouverte, chacun des représentants de ces corps savants vint tour à tour payer son juste tribut d'éloges.

Les amis personnels du docteur A. Richaud ont cru qu'ils ne pouvaient mieux rappeler ce douloureux anniversaire qu'en réunissant tous ces discours, où les rares qualités morales et intellectuelles de leur ami furent si dignement louées, pour les offrir, comme un bouquet de fleurs cueillies sur une tombe, à son inconsolable famille. En s'acquittant

de ce pieux devoir envers un être cher, ils ont pensé qu'ils en perpétueraient plus sûrement le souvenir, ce souvenir qui est le meilleur lien de leur amitié commune. Ils espèrent aussi que la famille de leur ami trouvera dans cet hommage une suprême consolation, et voudra du moins y voir un témoignage de leur profonde et inaltérable sympathie.

Nous ne raconterons pas longuement ici la vie d'Alfred Richaud : les travaux y ont plus de place que les événements. Né à Marseille le 25 août 1850, il meurt le 13 novembre 1883, à 33 ans. Quelle existence fut à la fois plus courte et mieux remplie ? Il fit d'excellentes études scientifiques au Lycée de sa ville natale. L'école polytechnique exerçait sur lui cette séduction qu'elle exerce sur tous les esprits que passionnent les mathématiques ; mais une circonstance imprévue vint donner une autre direction à sa carrière. Une grave et dangereuse atteinte de la maladie qui devait plus tard l'emporter, le condamna au repos et le contraignit à renoncer à une préparation, pour quelque temps au-dessus de ses forces. Cependant ces sérieuses études scientifiques n'auront point été perdues ; elles contribueront largement à donner à son esprit cette rectitude, cette logique rigoureuse qui le distinguent et qu'il va appliquer à l'étude des sciences médicales.

C'est en 1869, dans notre école, sous les yeux et sous la direction d'un maître éminent, qui l'a depuis rejoint dans la tombe, qu'il jette les premières bases de cette instruction médicale qui deviendra plus tard si vaste et si profonde.

La guerre de 1870 le surprend au début de ses études. Si sa faible constitution, son apparence délicate le font juger inapte à porter les armes, son ardent patriotisme se révèle par le zèle et le dévouement sans limite dont il fait preuve dans les ambulances établies à Marseille : ses journées se passent à voler de l'Hôtel-Dieu à l'ambulance du Petit-Lycée, prodiguant à la fois à nos malades et à nos blessés les trésors de son dévouement.

En 1872, il part pour Paris. Le bruit de la capitale, les tentations qui assaillent l'étudiant de province ne le détour-

ment pas un instant de ses études auxquelles il a consacré sa rare intelligence que secondent une activité infatigable, une puissance de travail peu commune.

A la fin de 1872 il est reçu externe des Hôpitaux et l'année suivante, à son premier concours, il est nommé interne des Hôpitaux de Paris, dans l'un des premiers rangs.

D'autres, une fois arrivés à ce titre si recherché, s'accordent des loisirs et un repos justement gagné : Richaud ignore ce que c'est que se reposer. Ceux-là seuls qui l'ont suivi dans les diverses étapes de son internat, à l'hôpital Saint-Antoine, à la Maison de santé, à Saint-Louis, aux Enfants Assistés, savent de quelle somme de travail, de quelle continuité de labeur a été faite cette période de son existence. Son seul repos, sa seule distraction est d'aller passer quelques heures par semaine dans un intérieur où il a su se créer un nouveau foyer domestique.

En 1877, Richaud termine ses études par une savante thèse, et aussitôt il revient à Marseille où l'attendent de nouvelles luttes et de nouveaux succès. En 1878 il concourt une première fois pour la place de professeur suppléant à l'École de Médecine, et si une nomination ne vient pas récompenser ses remarquables épreuves, il n'en obtient pas moins un éclatant succès.

L'année 1881 lui procure le double titre de médecin adjoint des hôpitaux et de professeur suppléant à l'École de Médecine, chacun d'eux après un brillant concours. Dans le second, ses rivaux, qui sont en même temps ses amis, ont si bien reconnu et accepté sa supériorité, qu'ils se refusent à la lutte et lui laissent le champ libre.

Désormais la période des épreuves de concours est définitivement close et Richaud va pouvoir jouir en paix des avantages d'une situation si honorablement conquise. Il ne lui reste plus qu'un dernier échelon à gravir, obtenir le titre de professeur titulaire : ce titre un événement profondément regrettable, la mort du professeur Seux, va le lui donner : le jour même il se couche pour ne plus se relever.

Quelle carrière promettait d'être plus brillante que la

sienne? Jamais existence s'annonça-t-elle comme plus heureuse? Vivant auprès de sa famille, qui était fière de lui à si juste titre, adoré de sa jeune femme, ravi du premier sourire d'un premier né, il semblait destiné à tous les genres de bonheur et était capable de les goûter tous.

Dans cette âme d'élite en effet la fortune s'était plu à réunir — sans doute pour nous faire sentir plus vivement l'amertume d'une telle perte — les qualités les plus rares et souvent les plus opposées. A une aménité, à une douceur presque féminines, il joignait une fermeté de caractère que peuvent seules donner de fortes convictions; la vivacité des sentiments n'excluait point chez lui la constance dans les idées, la ténacité dans le but poursuivi. La droiture, la loyauté de son caractère forçaient l'estime et le respect de tous et lui avaient valu de bonne heure une autorité qu'on n'obtient d'ordinaire que dans un âge avancé, mais qui était chez Richaud l'apanage naturel d'un mérite reconnu, d'une valeur incontestée. La modestie d'ailleurs l'empêcha toujours de s'en prévaloir, et l'on sait que l'influence même qu'il devait à une puissante amitié, fut mise constamment au service du droit et de la justice

Telles étaient les qualités pour ainsi dire professionnelles, que l'on se plaisait à reconnaître en Richaud. Beaucoup ont pu constater son amour passionné de la science, son dévouement sans bornes à soulager les souffrances de ses semblables; on a pu admirer ses vertus et les louer: mais la bonté naturelle, la délicatesse des sentiments, le bon sens aiguisé de finesse, tout cet ensemble de qualités aimables et solides qui font les relations sûres, les amitiés durables, ces qualités qui viennent du cœur et que l'éducation seule ne saurait donner, nul ne peut se vanter de les avoir connues, s'il n'a connu Richaud dans l'intimité; seuls ses intimes ont pu les apprécier, et ce n'est point dans ses œuvres qu'elles sont écrites, mais dans le cœur de ses amis d'où elles ne s'effaceront pas.

Marseille, le 13 Novembre 1884.

D. J. ANZIANI.

DISCOURS

PRONONCÉS SUR LA TOMBE D'ALFRED RICHAUD

Parlant au nom de l'Ecole de Médecine, M. le docteur AUGUSTIN FABRE, qu'une mort prématurée a enlevé, lui aussi, peu de jours après, s'est exprimé en ces termes :

MESSIEURS,

Notre Ecole de médecine porte un nouveau deuil. Quand, il y a neuf jours aujourd'hui, nous accompagnions à sa dernière demeure notre digne et vénéré Directeur, Alfred Richaud était parmi nous, et il fallait la sollicitude vigilante de ses amis pour constater sur ses traits quelques traces de fatigue ; aujourd'hui, la mort nous l'a ravi et c'est autour de son cercueil que nous nous réunissons pour lui rendre le dernier devoir, pour lui dire le suprême adieu. M. Seux était pour nous la direction sage et bienveillante qui savait au dedans faire régner l'entente et l'union, qui savait au dehors représenter avec dignité et soutenir avec persévérance l'œuvre commune. Alfred Richaud, c'était la jeunesse dans ce qu'elle avait de plus aimable et de plus actif à la fois ; c'était l'âme généreuse, c'était l'intelligence ouverte à tous les progrès, c'était le travail, c'était le zèle, c'était la vie. Avec M. Seux, nous étions frappés à la tête ; avec M. Richaud nous voilà frappés au cœur.

La douleur est muette et j'aurais désiré me taire. Mais nous avons ici un devoir à remplir. L'Ecole a voulu que le dernier adieu fût adressé en son nom à Richaud par celui des professeurs qui l'a le mieux connu, qui l'a le mieux aimé. Ce n'est pas un discours qu'elle a désiré, c'est un témoignage, et ce témoignage, qu'en d'autre temps j'étais si heureux de lui donner, aujourd'hui, le cœur brisé, je le lui dois encore et je le lui donne.

Il n'est pas à craindre, d'ailleurs, que l'affection m'aveugle. En entrant dans notre Ecole, Richaud appartenait désormais à la vie publique, tous ont pu le juger, tous l'ont apprécié et ma voix ne peut être que l'écho affaibli de nos sentiments à tous.

A quoi sert, aujourd'hui, hélas ! de rendre hommage à son intelligence, à cette intelligence qui, après avoir lui d'une si vive lumière, s'est maintenant éteinte ici-bas ? Avant d'être admis parmi les maîtres, il était, il y a quelques années à peine, un de nos élèves, et nous avions la joie de poser sur son front ses premiers lauriers. Il quittait un moment notre Ecole, alors simplement préparatoire, pour aller à Paris terminer ses études, et se présentait à l'internat où il était reçu parmi les premiers, à son premier concours. A peine docteur, il devint notre collaborateur, mon collaborateur particulier, comme chef de clinique et conquérait tour-à-tour les titres de médecin des hôpitaux et de professeur suppléant par des concours dont les épreuves, d'un avis unanime, ne le cédaient en rien aux meilleures épreuves des concours de Paris. Son talent croissait toujours et son début dans l'enseignement faisait plus que nous annoncer un maître, il nous le donnait.

Mais il y avait chez Alfred Richaud mieux encore que l'homme à la grande intelligence ; il y avait l'homme au noble cœur. L'affection ardente que lui témoignaient ses amis, les soins touchants dont ils l'ont entouré, il se les était acquis par la douceur de son caractère, la loyauté de ses relations, la solidité de son amitié. Professeur, il était dévoué à ses élèves ; médecin, il était attentionné pour ses malades ; chef de service, il était bon et affable pour tous. Plus encore que par la grandeur de son intelligence, on était attiré vers lui par la bonté de son cœur.

C'est, hélas ! la bonté de son cœur qui l'a perdu, et c'est le travail de son intelligence qui a précipité sa perte. La fièvre contagieuse qu'il a, selon toute vraisemblance, contractée au chevet de ses malades, a envahi chez lui l'organe surmené par des travaux excessifs, et c'est par la tête qu'il a péri.

Mais, avant de s'éclipser, cette vive lumière a jeté un dernier éclat. Alors que notre affection se roidissait contre la pensée qu'il pût être dangereusement atteint, lui seul a compris qu'il était frappé à mort. Il a fait à sa jeune femme, à sa famille éplorée, les plus touchants adieux et, après avoir demandé pardon à son vieux père, dont il était la gloire, il appela le prêtre et humblement il demanda pardon à Dieu.

Ce fut son dernier acte et ce sera sa suprême récompense.

Sa raison si haute avait compris et son cœur si tendre avait senti que la méthode scientifique en honneur dans nos écoles ne nous dévoile qu'une partie de la nature humaine, qu'elle ne sa-

tisfait pas aux plus nobles aspirations de notre être, qu'elle ne répond qu'incomplètement au besoin que nous avons de connaître, qu'elle ne répond nullement au besoin que nous avons d'aimer. Il savait que nous avons soif de bonheur et que nous ne pouvons nous désaltérer en ce monde. Ce bonheur, dont nous ne possédons ici-bas ni l'intégrité ni la durée, cette satisfaction complète et permanente de l'esprit et du cœur, c'est à Dieu même, cher ami, que tu l'as demandée. Reçois-la des mains du Seigneur.

Le docteur BARTHÉLEMY a pris la parole au nom du Comité médical dont il était le président :

MESSIEURS,

Il y a dix jours à peine que nous accompagnions ici un des vétérans les plus aimés et les plus estimés de la profession ; aujourd'hui, par un contraste toujours saisissant et impénétrable, c'est de l'un de nos plus jeunes confrères que nous conduisons le deuil. En face de cette tombe qui va nous dérober les restes mortels de notre savant collègue, il faut bien nous avouer que notre science médicale est trop souvent impuissante pour arracher à la mort des êtres qui nous sont chers à tous les points de vue.

Cette fin si imprévue et si subite de notre ami le docteur Alfred Richaud, n'est pas seulement un deuil ordinaire pour sa famille ; elle est encore une immense perte pour elle, pour nous, membres du *Comité Médical*, pour l'École de Médecine et pour les élèves auxquels il avait su inculquer l'amour de l'étude qui l'avait absorbé lui-même pendant sa jeunesse et son âge mûr.

Lorsqu'il y a quinze mois j'assistais à son mariage et que je lui prédisais, du fond du cœur, un brillant avenir, une existence heureuse, la mort devait, hélas ! me donner bientôt un cruel démenti ; elle guettait déjà sa proie parce qu'elle n'ignore point que les hommes d'élite ne sont pas de ce monde et qu'ils s'usent vite au contact prolongé de la science et à l'exigence de nos devoirs professionnels.

Oui, Messieurs et Collègues, notre ami Alfred est une des victimes de la science ; vous tous ses compagnons d'étude, vous qui l'avez suivi dans les laboratoires et dans les hôpitaux, qui avez assisté à ces brillants concours qu'il a soutenus, vous êtes les meilleurs garants de la vérité de mes paroles.

Le *Comité Médical*, que j'ai le triste honneur de représenter ici, ressentira vivement cette perte, car il était un des membres plus zélés de notre association. Comme président de la Commission scientifique et membre du Conseil, Alfred vous fut toujours d'un grand secours par la rectitude de son jugement dans les diverses questions qui intéressaient la science ou l'avenir de notre association :

Tout entier à ma douleur, je laisse à d'autres le soin de vous raconter tous les mérites d'une existence si brusquement interrompue ; mais je me réserve le devoir, moi qui l'aimais comme un fils, de lui rendre un témoignage public de ses bonnes et excellentes qualités. Alfred Richaud, livré de bonne heure à des études sérieuses, avait conservé le caractère froid et réfléchi qui est l'apanage des hommes instruits, mais il n'en était point ainsi de son cœur. Alfred était, par nature, d'une extrême bienveillance, d'une amitié sans borne et d'un très grand dévouement pour ses amis et ses élèves. Il n'était pas seulement un homme de science, il était aussi un homme d'intérieur, car il mettait son bonheur à consacrer à la vie de famille tous les instants dont il pouvait disposer. Ce dévouement, qui était un besoin de son caractère, il le prodiguait depuis son enfance à un père, à une mère et à des sœurs dont il était l'orgueil, parce qu'ils connaissaient mieux que nous l'étendue de sa bonté et de son amour filial, ainsi qu'à sa jeune femme qu'il avait su choisir selon son cœur, et dont nous partageons aujourd'hui la douleur.

La naissance d'un jeune enfant vint mettre le comble au bonheur des deux familles. Hélas ! Messieurs, ce fut la dernière joie d'Alfred. Tous ces rêves d'avenir, tout ce bonheur du père, de la mère et de la jeune femme se sont envolés ; il ne reste, plus dans cette maison si joyeuse, il y a quelques jours, qu'une immense douleur, que notre amitié, nos regrets et les paroles sorties de mon cœur ne sauront alléger.

Alfred, nous qui t'avons tant aimé ici bas, nous n'avons plus qu'à te donner un dernier adieu, et à souhaiter que Dieu, souverain maître de nos destinées, te donne dans l'autre monde une grande part de cette joie et de ce bonheur dont tu entourais ta famille et tes amis.

La Société médico-chirurgicale des hôpitaux avait délégué, pour parler en son nom, M. le docteur VILLENEUVE.

MESSIEURS,

Lorsque, il y a quelques jours à peine, la Société médico-chirurgicale des hôpitaux, me confiait le douloureux honneur d'adresser les derniers adieux à l'un de ses doyens, elle était loin de prévoir la perte nouvelle et irréparable dont elle était déjà menacée. Quelque soit le sentiment de légitime tristesse que l'on éprouve à voir la mort frapper un collègue arrivé au terme d'une carrière longue et bien remplie, on ne sort pas de la règle commune et, quelque banale que soit la consolation, c'en est une pourtant de se dire que l'on subit la loi immuable des choses qui, toutes, ont leur décours après leur apogée. Mais la séparation a quelque chose de plus particulièrement cruel quand elle se produit au début même d'une carrière remplie de promesses, et, pour ainsi dire, illuminée par les plus hautes et les plus légitimes espérances. C'est un véritable déchirement que l'on éprouve alors et il est impossible de se soustraire à un sentiment de révolte contre l'arrêt injuste des destinées.

Mais, messieurs, la triste et inflexible réalité est là, devant nos yeux. Il faut nous y soumettre et puiser dans l'exemple de cette trop courte vie, digne et précieux héritage légué par la victime, la résignation et le courage nécessaires pour supporter de pareilles pertes.

Fils d'un père en qui le corps médical marseillais est habitué depuis longtemps à saluer les traditions de savoir et d'honneur professionnels, Richaud était entré dans notre Société à la suite d'un concours dont ses juges comme ses concurrents ont gardé la mémoire. A la suite des services qui lui furent confiés, trop rarement pour le désir des élèves qui suivirent ses visites avec un empressement réservé d'ordinaire à des maîtres plus avancés dans la carrière, il put déployer des qualités toutes particulières, dont la réunion lui donnait une physionomie spéciale.

L'intelligence la plus ouverte, l'esprit le plus prompt, la mémoire la plus fidèle, le jugement le plus sûr comme le plus précoce, formaient en lui un faisceau de dons éminents. Mais j'ose dire que ce n'étaient ni les seules, ni les plus remarquables. Ce qui constituait à ce jeune maître une personnalité distincte et donnait à son commerce ce charme subi par tous ceux

qui l'approchaient, c'était la réserve constante, la modestie, excessive peut-être, et telle qu'on aurait pu la prendre pour de la timidité, jointes à la sobriété des paroles et à la gravité des actes. Les qualités de son cœur, bien que voilées comme les autres par une sorte de pudeur morale, étaient à la hauteur des dons de l'intelligence, et tous ceux qui l'ont connu savent quels étaient son enthousiasme réfléchi pour la science, la solidité de ses convictions, la rectitude de sa conscience, son calme et inébranlable dévouement à ses amis.

C'est à cet ensemble si rare de qualités exquisés, à ces promesses d'avenir déjà en partie réalisées, qu'il faut dire un dernier et solennel adieu.

Adieu donc, cher et regretté collègue. Reçois ici l'expression émue et attristée de l'affection de ceux qui furent tes maîtres, tes émules, tes élèves, et qui tous furent tes amis. Mais que le souvenir de ta fierté modeste, de ta vie calme et laborieuse, de ton œuvre à peine ébauchée et déjà féconde, soit pour nous un exemple à imiter, un noble idéal à poursuivre, et pour ta famille, la plus douce des consolations, s'il peut en être pour de pareilles douleurs.

Discours prononcé au nom de l'Association des Médecins de France par M. GUICHARD DE CHOISITY, secrétaire.

MESSIEURS,

Il y a quelques jours à peine, l'Association Médicale des Bouches-du-Rhône se trouvait réunie dans ce lieu de tristesse : en un mot, je disais un dernier et bien sympathique adieu à un regretté président qu'une mort inopinée venait de nous enlever. Aussi terrible, aussi inattendu, aussi foudroyant est le deuil qui nous amène encore aujourd'hui devant cette tombe, dont la gueule béante attend sa proie qu'elle va engloutir à jamais.

Alfred Richaud assistait avec nous à la funèbre cérémonie que je viens de vous rappeler, il avait tenu comme tous à rendre hommage à l'homme de bien qui nous quittait ; il avait voulu le suivre jusqu'à sa dernière étape. Qui nous eût dit que lui aussi était arrivé au terme de sa course ? Hélas ! la mort insatiable ne pouvait se contenter de l'éminente victime qu'elle venait de coucher sous le drap funéraire ; elle en cherchait une nouvelle dans cette assistance d'élite, composée de savants, de praticiens,

de professeurs ; elle choisit un des plus méritants, et marqua au front notre collègue Richaud.

Dès lors ses jours étaient comptés ; le soir même il prit le lit ; après quelques jours de lutte, dont sa jeunesse et sa bonne constitution semblaient devoir sortir victorieuses, le mal implacable enserra sa proie, et, peu d'heures après, Richaud n'était plus.

Vous raconterai-je cette existence brillante, qui jusqu'ici avait marché de succès en succès ! Concours d'internat à Paris, concours des hôpitaux dans notre ville, concours de l'école, les plus terribles épreuves, qui font trembler souvent les plus travailleurs, les plus intrépides, n'avaient jamais été pour lui que de nouveaux sujets de triomphe. Un passé déjà si bien rempli, à cet âge où d'autres débutent à peine, que ne promettait-il pas pour l'avenir ?

Mais d'autres vous ont parlé de ces concours, où les juges (et je me suis trouvé une fois de ce nombre) étaient prêts à applaudir leur candidat ; d'autres vous ont dit l'érudition profonde de ce jeune praticien, une voix autorisée vous a fait l'éloge du clinicien éloquent qui promettait à la nouvelle faculté un professeur émérite : il m'appartient de vous rappeler que Richaud, appréciant à sa valeur le but de l'Association générale des médecins de France, était venu à nous de bonne heure. Entrant dans la carrière sous l'égide d'un père estimé et aimé de tous, pouvant d'ailleurs arriver à tout par son propre mérite, l'avenir n'avait pour lui rien de sombre, et c'est certainement une louable pensée de charité confraternelle, qui avait mis sa main dans les nôtres. Il avait compris qu'il appartient surtout aux heureux de la profession d'apporter leur obole à nos caisses de secours et de pensions. Il avait en lui cet esprit de bonne confraternité que nous ne devons pas nous étonner de trouver chez un homme de sa valeur.

Aussi l'Association était-elle heureuse de le posséder ; mais bien court a été son passage parmi nous ; à peine son nom était-il inscrit sur nos listes, que le souffle de la mort l'a déjà effacé.

Je me rendais hier en votre nom, Messieurs, auprès de M. Richaud père : notre collègue venait d'expirer. C'était partout un trouble profond, c'était un spectacle navrant, que cette famille éplorée : eh bien ! cette douleur vraie, profondément sentie, la seconde famille de Richaud, la famille médicale, l'Association des médecins de France la ressent vivement elle aussi. Elle veut témoigner à ce pauvre père si cruellement frappé, à cette jeune veuve qui ne pourra se consoler, à cet orphelin qui apprendra plus tard quelle immense perte il vient de faire, combien elle prend part à leur douleur.

Et à vous, bien cher et bien regretté collègue, l'Association vous dit par ma voix une dernière fois adieu, en vous assurant qu'elle gardera de vous un précieux souvenir.

M. BOY, étudiant en médecine et interne des hôpitaux :

MESSIEURS,

J'ai reçu de mes camarades, les étudiants de l'École de Médecine et de Pharmacie de Marseille, le douloureux honneur de vous dire, devant la tombe du maître aimé que nous pleurons, notre affliction et nos regrets.

D'autres sont venus qui vous ont parlé du médecin, de l'homme de science, du collègue, à moi de vous dire quel maître il était, plus qu'un maître, un ami, un camarade, un aîné qui se retournait avec bonheur et s'attardait sur la route, je puis personnellement vous l'affirmer, pour donner la main à ses frères plus jeunes.

Toujours bon, doux, toujours bienveillant, il accueillait chacun avec plaisir, avec franchise, il croyait faire simplement son devoir et rendre aux autres, il me l'a dit maintes fois, ce qu'on avait fait pour lui. Mais je sais qu'il se donnait ainsi à tous, pour satisfaire chez lui un besoin de dévouement. Il n'avait qu'un désir, nous être utile, qu'un but, notre instruction.

Travailleur infatigable, Monsieur Richaud nous prêchait d'exemple, et à ses côtés, nos études avaient un charme qui les faisait aimer quand même. Il rêvait pour notre école, à laquelle il se vouait par dessus tout, un avenir brillant auquel il voulait consacrer tout son temps, toute sa peine. Il savait nous inspirer le même enthousiasme, et pour nous donner confiance et nous faire marcher avec lui, il n'avait qu'à montrer ses qualités de cœur et d'esprit.

Et maintenant, parmi nous, les quelques-uns qui vivions avec lui dans une intimité consacrée tout entière au travail, il fait un vide immense que le temps sera bien lent à combler. Mais en nous quittant si vite, il nous laisse de son trop court enseignement, la partie la plus durable, son exemple. Il saura faire vivre longtemps au milieu de nous sa mémoire ; nous ne pouvons l'oublier, nous l'aimions tous et il nous le rendait bien.

S'il est quelque chose en ce monde, qui puisse apporter quelque soulagement à la profonde douleur de sa famille, ce sera d'apprendre qu'il a suffi à notre maître, à notre ami, de passer,

pour laisser derrière lui un souvenir d'autant plus durable qu'il est gravé dans les cœurs jeunes et généreux d'une génération tout entière. Nous nous efforcerons de continuer la route sur laquelle il nous avait si brillamment conduits, afin qu'il soit content de nous le jour du revoir. Cette pensée et la promesse que nous faisons, peuvent seules nous consoler dans notre affliction, et adoucir un peu la douleur de la séparation et des adieux.

C'est M. RIETSCH, ingénieur à la Manufacture des tabacs, qui a pris la parole au nom du personnel de cet établissement :

MESSIEURS,

Je voudrais dominer un instant mon émotion pour saluer cette tombe, dans laquelle descend un des hommes les meilleurs, les plus sympathiques que nous ayons connus et aimés, un homme d'élite par le cœur, par l'esprit et la science.

Je viens déposer dans ce cercueil les regrets et le dernier hommage de reconnaissance d'un personnel nombreux d'employés, d'ouvriers et d'ouvrières auxquels notre ami défunt, concurremment avec son digne père, dispensait les soins de son art et les conseils de sa science, qui, nous l'espérions, devaient leur être assurés pendant de longues années encore. Hélas, il n'en sera pas ainsi. A la nouvelle de cette mort inattendue, nous avons été tous profondément affligés. Nous nous étions habitués à nous adresser au fils aussi bien qu'au père lui-même, trouvant auprès de l'un et l'autre le même accueil bienveillant, les mêmes excellents soins. Nous considérions déjà le fils comme étant des nôtres, et nous voyions d'ailleurs avec quelle complaisance ce père, si heureux encore hier, aimait à s'appuyer sur un fils qui était, à juste titre, sa joie et son orgueil. Aujourd'hui nous pleurons tous notre jeune médecin et nous partageons bien sincèrement la douleur immense de notre vieux et respecté docteur, qui jouit de l'estime générale dans notre établissement.

Au nom de tous, je dis au jeune docteur Richaud un dernier adieu.

Je dis adieu aussi à l'ami.

Ah ! Messieurs, qui de nous, en s'approchant de cette tombe, ne se sentirait pas pénétré jusqu'au fond de son être d'une dou-

leur amère et poignante ! Sous quelque aspect que nous envisagions cette mort, elle est navrante.

Vous savez quel était le bonheur complet de cette famille si unie, si sympathique, si estimée. Aujourd'hui, ce bonheur est détruit comme par un coup de foudre.

D'autres voix plus autorisées que la mienne ont fait ressortir la perte irréparable que la science vient de faire dans la personne de ce jeune professeur qui, après de si brillants débuts, semblait être destiné à devenir une des lumières et des gloires du corps médical de Marseille. Cette force, qui venait à peine d'entrer en action et d'une manière déjà si remarquable, la voilà anéantie !

Avec une instruction solide, avec un esprit d'observation fin et pénétrant, avec une grande sûreté de jugement, le docteur Richaud possédait encore, et d'une manière toute naturelle, le don de se faire aimer de ses malades. Non content de soigner leur mal physique, il savait soutenir et relever leur moral. Par sa douceur, par sa bonté, par sa conversation gaie et amicale, il gagnait rapidement leur confiance et leur sympathie. Après sa visite, on se sentait réconforté ; le courage revenait et, avec lui, l'espoir de la guérison. — Combien ce jeune médecin aimait sa noble profession ! Comme il s'y consacrait avec dévouement, avec une abnégation allant jusqu'à l'oubli de soi-même ! Pendant ces derniers temps encore n'avait-il pas été entraîné par son zèle infatigable à dépenser pour ses nombreux malades un excès de travail et de forces ? Hélas ! la maladie le guettait ; elle l'a saisi brutalement pour nous l'enlever en quelques jours.

Et quel ami était Richaud !

Ses jeunes confrères, plus rapprochés de lui par le contact intime de la vie de chaque jour, peuvent certainement le mieux le juger sous ce rapport. Mais nous tous qui aimions à le fréquenter, nous avons pu apprécier chez lui ces qualités à la fois solides et charmantes qui font l'ami sûr et dévoué, le compagnon agréable. Caractère naturel, sans apprêt, foncièrement honnête, comme imprégné de bonté, de délicatesse et de modestie. Cœur noble et généreux. Esprit fin, clair, bien équilibré ; souvent enjoué, parfois agréablement ironique, mais toujours en toute bienveillance.

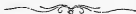
Cette figure sympathique, nous ne la verrons plus ! La mort, frappant en aveugle, a accompli son œuvre fatale. Quelque chose de bon, de noble, de lumineux, sombre et disparaît dans cette tombe. Nous aussi, nous y laissons une part de nous-mêmes, une part de ce que nous avons de meilleur. Car n'est-ce pas le meilleur attribut de la nature humaine que ce penchant

irrésistible qui nous attire vers les hommes de bien et de talent, nous rend heureux dans leur commerce et nous fait ressentir, au moment de les perdre, un trouble profond et douloureux dans notre équilibre moral, comme si en nous-mêmes une force venait d'être supprimée.

Repose en paix, pauvre ami. Si ta carrière a été courte, elle est bien remplie. La vie va nous ressaisir avec ses luttes et ses incessantes agitations. Mais, aux heures où notre pensée se recueille et plane, elle se reportera vers toi. Nous nous rappellerons cet esprit élevé et séduisant, ce cœur vaillant et pur qui t'a inspiré dans toutes les grandes résolutions de la vie, ce caractère franc et loyal qui nous était si profondément sympathique.

Nous ne t'oublierons pas !

Adieu, ami, mille fois adieu !



EXTRAITS DES ACTES DU COMITÉ MÉDICAL

Séance du 16 Novembre 1883 de la Commission Scientifique.

M. BARTHÉLEMY, Président du Comité.

Messieurs, c'est avec une vive douleur que j'occupe le fauteuil de la présidence de la Commission scientifique du Comité, fonction qui était si bien remplie par notre très regretté confrère et collègue le docteur Alfred Richaud. Au recueillement dont vous avez été témoins, le jour des obsèques, vous avez compris que la perte de votre Président était un deuil général non seulement pour vous, mais pour cette nombreuse assistance d'amis qui ont voulu accompagner notre confrère jusqu'au lieu du repos.

Messieurs Fallot, Laget et Nicati ont bien voulu se charger de vous donner une notice sur la vie et les œuvres d'Alfred Richaud. Il est bon que nos jeunes confrères présents et futurs sachent de plus en plus que ce n'est que par l'étude prolongée, opiniâtre, par une conduite exemplaire et par le dévouement que l'on arrive à conquérir de bonne heure l'estime de tous et la position qu'Alfred Richaud occupait à l'École de Médecine, au Comité et parmi les familles qui avaient recours à sa science.

Pour honorer la mémoire de notre ami, plusieurs d'entre vous, Messieurs, m'ont demandé de lever la séance; je crois que c'est là une très bonne pensée, je m'y associe de grand cœur.

La séance est levée.

Séance du 15 février 1884, de la Commission scientifique.

M. FALLOT, Président de la Commission.

Messieurs, vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à la Présidence de la Commission scientifique du *Comité Médical* : laissez-moi vous en témoigner toute ma reconnaissance et vous exprimer en même temps combien je me sens indigne d'une semblable distinction. En toute autre circonstance, votre vote eût été pour moi une cause de satisfaction et de contentement sans mélange ; aujourd'hui, il vient renouveler mes regrets et me rappeler que si le Comité a perdu un de ses membres dont il pouvait à bon droit s'enorgueillir, j'ai été privé par une mort tout-à-fait imprévue, d'un vieux camarade d'étude, et, je puis le dire, d'un excellent ami ! — C'est certainement, Messieurs, cette amitié sincère et bien des fois éprouvée par laquelle j'étais uni à Alfred Richaud qui a guidé votre vote, et a été la cause principale de l'honneur que vous m'avez conféré. Je me rappellerai toujours, et non sans quelque fierté, que l'année dernière, lorsque nous procédions à l'élection du Président de notre Commission scientifique, il obtenait l'unanimité des suffrages moins deux voix, et, de ces deux voix, l'une, qui était la sienne, c'est à moi qu'elle était donnée. En m'appelant à lui succéder, vous n'avez fait, en quelque sorte, que déférer à ses vœux, et vous conformer au désir qu'il avait ainsi manifesté.

Il est d'usage Messieurs, que tout Président nouvellement élu prononce quelques mots d'éloge et de regrets à l'adresse de son prédécesseur. Si une semblable tâche est pour moi pleine d'amertume, elle est par contre bien aisée, car les faits parlent d'eux-mêmes. Alfred Richaud avait pour le *Comité Médical* une affection réelle, un attachement sincère et profondément désintéressé, c'était chez lui, comme il se plaisait à le répéter, une tradition de famille. Tout dévoué à ses intérêts matériels, il avait surtout à cœur de lui donner, en outre, ce caractère scientifique qui doit être inséparable de toute association médicale ; aussi avait-il fait de notre Commission le théâtre préféré de ses travaux et de ses communications.

Presqu'au lendemain de son arrivée à Marseille, il se faisait recevoir membre du Comité, et dans une brillante discussion sur l'étiologie de la fièvre typhoïde, il se révélait avec ses rares qualités : connaissances médicales exceptionnellement étendues, parfaite rectitude de jugement, sens critique irréprochable. C'est lui, Messieurs, qui, plus que tout autre, a su provo-

quer et entretenir ce large courant qui a entraîné au sein de notre Comité toute la génération médicale à laquelle j'appartiens, et par celle-ci, les générations qui se sont succédé depuis. Ce sont les services rendus ainsi à la cause commune, c'est sa supériorité acceptée de tous, c'est la douceur et l'aménité de son caractère qui l'ont en quelque sorte imposé, à nos suffrages, et lui ont valu, à deux reprises, l'honneur non discuté, de présider à nos discussions et de diriger nos débats.

Ce qu'il a été pendant cette Présidence, nous le savons tous, et il est à peine besoin de rappeler des souvenirs datés d'hier : toujours maître de lui, sachant admirablement ramener à un point de départ la discussion qui allait s'égarer, ayant l'art de la raviver d'un mot si par hasard elle languissait et menaçait de s'éteindre, n'y prenant part lui-même que pour jeter un jet de lumière, il s'est montré tout à fait digne de vos suffrages, tout à fait à la hauteur de la mission dont vous l'aviez investi ; il fut, on peut le dire, un président modèle.

Si le passage d'Alfred Richaud parmi nous a été court, on peut affirmer que la trace de ce passage aura été profonde et durable. Le *Comité Médical* gardera éternellement le culte de sa mémoire et n'oubliera jamais que c'est à lui qu'il est, pour la plus grande part, redevable de sa prospérité actuelle. Inopinément arraché à nos affections, Alfred Richaud laisse après lui de nobles et vives traditions : développer sans cesse notre association dont l'idée fondamentale est la confraternité professionnelle, mais en même temps la rehausser et l'anoblir par le prestige et l'éclat de la science.

Inspirons-nous de son exemple, Messieurs, tâchons chacun de nous dans la mesure de nos forces, d'atteindre ce double but, de réaliser cet idéal ; et nous rendrons ainsi à la mémoire de notre regretté président le plus flatteur et le plus glorieux des hommages.

MM. FALLOT, LAGET, NICATI.

Travaux scientifiques d'Alfred Richaud.

1. *Étude sur le pityriasis pilaris*, (Thèse de Paris, 1877.)
2. *Note pour servir à l'histoire de l'impaludisme et de la puerpéralité* (*Marseille Médical*, 1878).
3. *Contribution à l'étude de l'exostose sous-unguéale*, avec E. Laget (*Marseille Médical*, 1878).
4. *Sur un cas de pemphigus et son traitement* (*Comité Médical*. 1879).
5. *Recherches sur la cirrhose biliaire du lapin domestique*, avec Nicati (*eod. loco*, Acad. des Sciences et Archives de Physiologie, 1879.)
6. *Note sur une tumeur du médiastin. Lymphosarcome du thymus*. (*Marseille Médical*, 1880).
7. *Travaux du laboratoire de la rue des Fabres à Marseille*, avec Fallot, Jourdan, Laget, Nicati (Marseille 1881.)
8. *Leçon d'ouverture du cours de pathologie générale* (*Marseille Médical*, 1882).

Confidants journaliers des idées et des recherches d'Alfred Richaud, nous avons recueilli ses publications scientifiques, les souvenirs de ses élèves et les nôtres pour résumer le tout en un travail succinct.

Richaud n'a pas produit beaucoup; il avait employé son jeune temps surtout à meubler son intelligence, et il n'en a pas connu d'autre. Mais le peu qu'il a laissé est bon comme tout ce qui venait de lui et digne d'être conservé précieusement.

Dans la 2^{me} édition de son *Traité des maladies de la peau*, Devergie avait pour la première fois décrit sous le nom de *pityriasis pilaris*, une affection cutanée qui jusqu'alors avait été confondue avec d'autres affections squameuses. A peine signalé depuis par Hardy en France et Tilbury Fox en Angleterre, passé sous silence par Hebra et Neumann en Allemagne, le *pityriasis pilaris*, devait encore être nié par M. Bazin dans son *Traité des affections génériques de la peau* et dans le *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences médicales*.

C'est à l'étude de cette affection méconnue, que A. Richaud consacre sa thèse de doctorat, modèle de patiente analyse et de prudente généralisation.

Tirant parti, en dermatologiste consommé, des documents réunis à l'hôpital Saint-Louis dans les services de M. Besnier, dont il était alors interne, et de M. Lallier, A. Richaud établit nettement l'existence du *pityriasis pilaris* au moyen de l'étude attentive de ses symptômes. Il rattache à une seule et même affection les larges plaques rouges du corps qui rappellent le *pityriasis rubra*, les grandes écailles de la paume des mains et de la plante des pieds, analogues au psoriasis palmaire, en même temps que le pityriasis de la tête et la séborrhée du visage. Devergie avait admis moins philosophiquement la succession des trois affections : psoriasis palmaire, *pityriasis capitis* et *pityriasis rubra* plus ou moins généralisé.

Richaud décrit surtout minutieusement la lésion qui donne au pityriasis pilaris sa caractéristique, nous voulons parler de ces cônes épidermiques qui siègent sur les régions couvertes de poils, sauf sur le cuir chevelu, la barbe et autour des poils du pubis. Il étudie aussi avec une grande précision les lésions des poils eux-mêmes, des ongles, des glandes sébacées, en un mot de l'ensemble du système épidermique. C'est en effet l'épiderme tout entier qui est atteint et d'une façon identique dans les diverses parties de son vaste domaine. Ainsi amené à rejeter l'idée de la coexistence de plusieurs affections dissemblables sur le même individu, notre ami a dès lors le droit de conclure que tous ces symptômes, qui avaient paru à plusieurs observateurs ne se rattacher les uns aux autres par aucun lien, ont, en même temps qu'une origine commune, un siège et une marche identiques.

Cette physionomie propre, cette individualité du *pityriasis pilaris* qu'il a scientifiquement caractérisée par sa symptomatologie spéciale, va ressortir plus nettement encore de la comparaison de ce *pityriasis* avec tout le cortège des affections squameuses. Le lichen, l'ichthyose à laquelle Bazin le rattache, le psoriasis ordinaire ou scarlatiniforme, l'eczéma pityriasique, le pemphigus foliacé, la dermatite exfoliatrice sont successivement passés en revue et éliminés. Alors se trouve définitivement confirmée et complétée la découverte de Devergie.

Si Richaud n'a pas vu sa thèse récompensée par la Faculté qui lui délivra son diplôme, il a eu la satisfaction plus haute de voir les idées qu'il avait si bien défendues, se faire dans la science dermatologique, la place qui leur était due et son travail obtenir de la part de maîtres compétents, des citations et des éloges bien plus flatteurs que toutes les récompenses officielles.

Lorsque Richaud et Laget publièrent leur travail sur un cas d'exostose sous-unguéale, les observations précises sur ce sujet n'étaient pas nombreuses dans la science ; les cliniciens avaient bien remarqué que certaines de ces tumeurs récidivaient, tandis que les autres ne se reproduisaient pas ; mais les examens microscopiques pratiqués jusque-là n'avaient pas donné la raison de cette marche différente. Cornil et Ranvier, par exemple, plaçaient toutes les exostoses sous-unguéales dans la classe des sarcomes ossifiants. Richaud et Laget ayant trouvé dans la petite tumeur qu'ils examinaient, une concordance remarquable avec les travaux des histologistes et en particulier de leur maître Ranvier sur l'ossification normale aux dépens du périoste et du cartilage, furent amenés à reconnaître deux classes d'exostoses sous-unguéales : 1° les sarcomes ossifiants, tels que les décrivaient Cornil et Ranvier ; 2° les ostéomes dans lesquels ils rangeaient les tumeurs ostéo-fibreuses de Gosselin et les tumeurs ostéo-cartilagineuses analogues à celle qu'ils étudiaient. Cette distinction histologique vient en aide à la clinique, disaient-ils en terminant ; elle permet de comprendre pourquoi certaines exostoses sous-unguéales sont sujettes à récurrence, et pourquoi d'autres ne reparaissent jamais après leur ablation.

Le *Marseille Médical* a publié une observation d'accidents paludéens réveillés par une affection puerpérale.

Dans le *Marseille Médical* encore, paraît une observation de lympho-sarcome du médiastin. L'examen histologique a fait reconnaître la présence des corps concentriques qui caractérisent le thymus et permis, par conséquent, de localiser dans cette glande l'origine de la tumeur, qui a emporté, à l'âge de 20 ans, le malade atteint, du reste, de leucocythémie prononcée. (Clinique du prof. Fabre.)

Richaud a exposé lui-même au *Comité Médical* le résultat d'études sur la cirrhose biliaire du lapin domestique faites en commun avec M. Nicati. Il s'agissait d'accidents non encore décrits, consécutifs à l'occlusion des conduits biliaires par des parasites de l'ordre des grégarines. Les auteurs signalent particulièrement la transformation du lobe hépatique en un foyer de cellules géantes, d'où dérivent les canalicules biliaires de nouvelle formation.

Un cas de pemphigus auquel Richaud avait cru reconnaître pour cause une lésion nerveuse, avait été guéri promptement par l'administration à l'intérieur du sulfate de quinine. Ce cas fut l'objet d'une autre communication au Comité.

A tous ces faits Richaud imprime la direction généralisatrice de son esprit. Dans la cirrhose biliaire, un fait le séduit plus que tout autre, c'est la transformation du foie en une glande

tubulée comme est le foie des animaux inférieurs et la conclusion qu'il formule en disant : « La grande loi qui avait été édifée après la ruine de l'hétéromorphisme et qui veut que tout tissu pathologique ait son analogue dans un tissu normal du même individu, est insuffisante ; il faut ajouter « de l'es-pèce où il siège ou d'une espèce inférieure ». « Il y a là une voie nouvelle, ouverte à la pathologie ». Dans le fait d'impaludisme, c'est l'affirmation « d'une vaste doctrine ébauchée en Angleterre par Paget et surtout édifiée par Verneuil, et tenant à prouver qu'un traumatisme peut être le signal du réveil d'une diathèse ou inversement qu'une diathèse peut imprimer une marche spéciale à l'évolution d'une lésion chirurgicale. »

Dans le cas de lymphosarcome du médiastin, « c'est un contingent apporté à la théorie qui place dans le thymus le point de départ d'un grand nombre de tumeurs qui se développent entre les deux poumons en arrière du sternum ».

Les lésions valvulaires du cœur ont un retentissement général qui a fait l'objet d'études déjà anciennes et plus récemment de Debove, Letulle, Rigal, Juhel-Renoy pour ce qui concerne le rein, le foie et le myocarde ; Kelsch avait donné le nom de cirrhose cyanotique aux transformations fibreuses qui se rencontrent en pareil cas. Richaud, généralisant davantage, voulait poursuivre dans l'organisme entier les effets histologiques d'un trouble cardiaque ; à son instigation, notre futur collègue, M. Boy, s'est attaché à l'étude du poumon et l'a poursuivie sous ses yeux. La thèse que M. Boy vient de soutenir avec succès est le premier anneau d'une série que l'élève de notre ami a le devoir de compléter. C'est une veine heureuse et qui promet d'être riche en résultats.

Richaud connaissait d'autres filons, non moins féconds. Il avait attaqué celui des lésions histologiques de la sénilité. Il couvait pour l'avenir toute une série de problèmes se rattachant à la pathologie de l'enfance et tout cela commençait à prendre corps.

La leçon d'ouverture du cours de *pathologie générale* est là pour attester l'étendue de ses vues scientifiques ; de toutes ses publications, elle est la plus importante à coup sûr, celle que l'on pourrait presque appeler son œuvre capitale et mérite en conséquence, une analyse plus détaillée.

D'ordinaire, une telle matière qui est en réalité la synthèse de la médecine proprement dite, est réservée à des maîtres vieillissants dans le professorat, rompus aux difficultés de l'enseignement, et connaissant à fond tous les détails de la science ; en effet, si la pathologie interne et externe embrassent chacune un terrain

délimité, si leur domaine respectif est partagé par une série de sous-divisions consacrées par l'usage et acceptées de tous, il est loin d'en être ainsi pour la pathologie générale. Non seulement les bornes en sont souvent incertaines et flottantes, mais l'objet lui-même de cette science est très diversement compris par les hommes les plus autorisés ; tandis que les uns, la rabaissant beaucoup trop bas, la réduisent à la seule séméiologie, d'autres par une exagération opposée, l'élèvent à une hauteur telle, qu'elle se perd dans les nuages et en font, une véritable métaphysique médicale. — On eût pu craindre qu'un semblable enseignement ne fût au-dessus des forces d'un tout jeune professeur, manquant encore de l'expérience que les années seules peuvent donner, et que, malgré ses rares facultés, son invincible ardeur au travail, il ne se montrât un peu inférieur à sa tâche. Peut-être n'était-il pas lui-même sans quelque crainte et sans quelque hésitation. Il n'en fut rien heureusement : comme stimulé par la difficulté et enhardi par le sentiment du danger, Richaud obtenait, dès sa première leçon, un succès qui, s'il n'étonna pas ses amis, lui valut du moins leurs félicitations unanimes. Du premier coup, il s'y révèle tout entier, avec cet ensemble de qualités réellement exceptionnelles, qui faisaient de lui une intelligence d'élite : sûreté, rectitude et maturité d'esprit peu ordinaires, sens critique irréprochable, connaissances scientifiques extrêmement étendues, talent professoral tout-à-fait hors ligne. Relisez, Messieurs, cette leçon et vous ne pourrez pas ne pas être saisis et comme entraînés par l'éloquence communicative, par le souffle véritablement oratoire qui l'animent d'un bout à l'autre. Le professeur y expose ses principes en pathologie générale, et sa façon de comprendre cette science ; dans un sujet si vaste, n'étant point gêné et comme enserré dans un cadre trop étroit, il peut librement prendre son essor ; remontant rapidement le cours du passé, il signale en la condamnant, cette tendance de l'esprit humain à rechercher la raison de toute chose : c'est elle qui a enfanté tous les systèmes médicaux, tous simples conceptions métaphysiques. C'est qu'alors l'humanité était encore, au point de vue intellectuel, dans la période d'enfance ; ne voyons-nous pas tous les jours autour de nous, l'enfant dont l'intelligence commence à s'ouvrir aux choses extérieures, être constamment préoccupé par cette question insoluble du pourquoi ? Mais aujourd'hui que l'esprit humain est parvenu à l'âge adulte, il doit complètement renoncer à ces problèmes dont la solution lui échappera toujours : pour étudier les lois qui régissent la vie, nous n'avons pas besoin de savoir ce qui en constitue l'essence, pas plus que le physicien, pour connaître les lois de la gravitation et de la pesanteur,

n'est obligé d'en connaître la cause. « Si votre esprit est tourmenté par la recherche de ces problèmes que la raison humaine ne peut résoudre, si vous avez besoin de l'au-delà, réfugiez-vous dans la quiétude des vérités révélées, dans la tranquillité des religions positives, mais ne croyez pas faire de la science. Dès ce moment vous êtes hors de la science, vous êtes dans la demeure de la foi. » Richaud arbore hautement le drapeau de la jeune école, de celle qui ne s'inspire que des faits scientifiques constatés, pour qui les systèmes sont sans attrait, les théories métaphysiques sans séductions ; et il le fait avec cet entrain, cet enthousiasme qui procèdent chez lui d'une conviction profondément raisonnée. « Nous ne tenterons pas de ressusciter des doctrines mortes, autant en emporterait le vent ; nous tâcherons, au contraire, de faire de la science jeune, alerte et vivante. Ce n'est pas dans les nécropoles que nous irons chercher nos inspirations, nous irons nous asseoir ensemble sur les bancs de la Faculté de Médecine de Paris, nous irons dans l'amphithéâtre du Collège de France écouter les derniers échos de la voix de Claude Bernard ; nous irons au-delà du Rhin demander à Virchow ce qu'il pense de la pathologie cellulaire et à Cohnheim quelles sont ses idées sur l'inflammation. Que nous ayons à les combattre ou à les admettre, peu importe, nous irons nous instruire auprès d'eux et nous irons ainsi partout où nous croirons trouver une parcelle de vérité, car pour nous, la science n'a pas de frontières. »

Reprenant et corrigeant une définition de Chauffard, il définit la pathologie générale : « la science des lois qui régissent les maladies. » Il recherche ensuite quel est le contingent de matériaux et de documents que chacune des sciences médicales ou accessoires peut apporter à la solution du problème. A propos de l'histologie et de l'anatomie pathologique, il lave l'une et l'autre de l'accusation si souvent portées contre elles par des esprits plus enclins à la critique que réellement judicieux, de ne pouvoir fournir au clinicien un diagnostic exact et précis. « Pourtant ici encore n'exagérez rien, ne faites pas comme les premiers anatomo-pathologistes qui employèrent le microscope ; n'étendez pas plus que de raison le domaine de l'anatomie pathologique. L'anatomo-pathologiste n'a pas à demander à son microscope si une tumeur est bénigne ou maligne, il a simplement à chercher quels sont les éléments qui composent cette tumeur, quel est leur arrangement et aux dépens de quels autres éléments ils se sont formés. Un exemple vous fera comprendre ma pensée. Le microscope fait voir sur une coupe un amas de cellules embryonnaires, c'est au clinicien

« et non à l'anatomo-pathologiste à décider si cette coupe appartient à un bourgeon charnu ou à un sarcome. Il ne faut jamais demander aux instruments que ce qu'ils peuvent nous donner, aux méthodes que ce qu'elles peuvent nous enseigner, et en agissant ainsi, vous ne serez portés ni aux enthousiasmes irréfléchis ni aux découragements systématiques. »

Le thermomètre, le sphygmographe non plus, ne sauraient donner un diagnostic : ils fournissent simplement au clinicien l'un le degré de la fièvre, l'autre l'état de la pression artérielle, c'est-à-dire, autant d'éléments que celui-ci doit examiner et apprécier à leur juste valeur avant de formuler ce jugement qui constitue le diagnostic.

Avec non moins d'élévation d'idée, dans un langage non moins brillant, Richaud discute la place que l'hypothèse doit occuper dans la science médicale : c'est bien à tort qu'on a voulu la proscrire d'une façon absolue ; très souvent elle ne fait qu'ouvrir la voie à la science dont elle sert ainsi les progrès. Telle théorie envisagée l'avait été d'abord sous forme d'hypothèse ; puis on n'a pas tardé à se convaincre qu'elle seule pouvait expliquer l'universalité des faits observés, et elle a aussitôt pris place parmi les vérités scientifiquement démontrées. Telle a été l'hypothèse de Laplace sur la formation du monde solaire, telle sera probablement bientôt l'hypothèse de Darwin sur la transformation des espèces. Terminons en citant encore ces quelques lignes dans lesquelles l'élévation de l'idée n'a de rivale que la perfection absolue de la forme et qui clôturant presque la leçon, lui constituent une péroraison d'une véritable éloquence. « La science n'est qu'une suite d'erreurs approchées. N'espérez jamais posséder la vérité toute entière. Dans sa course ardente vers cet idéal, l'homme s'approche sans cesse, mais ne l'atteindra jamais. Pour rendre sur ce point ma pensée bien sensible, je ferai appel à vos études mathématiques. Vous savez ce qu'est l'asymptote d'une courbe. C'est une ligne droite, dont la courbe s'approche indéfiniment sans jamais pouvoir l'atteindre. Eh bien ! Messieurs, je me représente volontiers la vérité comme l'asymptote d'une courbe qui est la science. La science s'approche indéfiniment de la vérité, mais elle ne l'atteindra jamais. Si un jour nous possédions la vérité, nous aurions la connaissance de l'univers ; non, cela n'est pas possible. »

Tel est, Messieurs, un résumé bien pâle, bien froid et bien incolore de cette leçon toute exubérante de vie, toute débordante d'une passion à peine contenue pour la science ; une intelligence réellement supérieure s'y dévoile à toutes les lignes. Un pareil début permettait de présager à coup sûr l'avenir et de prédire à

notre collègue ce renom scientifique, cette gloire de bon aloi, seul objet de sa légitime ambition, car elle est pour le travailleur la plus douce des récompenses. Hélas ! il ne devait point en être ainsi : un coup fatal est venu brutalement anéantir ces nobles espérances et creuser parmi nous un vide irréparable. Pour nous, au milieu de nos regrets, nous considérerons toujours comme une consolation d'avoir pu apprécier de près cette nature d'élite, et comme un honneur d'avoir mérité d'être comptés au nombre de ses collègues et de ses amis les plus dévoués.

Relisez, Messieurs, les allocutions que Richaud a prononcées en recevant de vos suffrages la charge et l'honneur de vous présider, et retenons, comme un testament de l'ami que nous pleurons, ces paroles qui sont un conseil : « Nous continuerons à grandir si nous restons fidèles à la méthode que nous suivons actuellement, si nous continuons à amasser des faits, à ne pas nous perdre dans les hypothèses et à garder l'horreur des discussions académiques, cette plaie des Sociétés savantes de province. »

Gardons comme un précieux héritage la tradition de celui qui fut notre président, parce qu'il était intelligent, ardent au travail, fidèle à la science et fidèle à l'amitié.
